



**HAL**  
open science

## L'espérance, un destin de la confiance ?

Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Sarah Troubé. L'espérance, un destin de la confiance?. Revue française de psychanalyse, 2022, Espérance, 87 (3). hal-03917292

**HAL Id: hal-03917292**

**<https://hal.science/hal-03917292>**

Submitted on 1 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'espérance, un destin de la confiance ?

Anne BOISSEUIL\* et Sarah TROUBÉ†

98 boulevard Édouard Herriot  
06200 Nice  
anne.boisseuil@univ-cotedazur.fr  
[sarah.troube@univ-cotedazur.fr](mailto:sarah.troube@univ-cotedazur.fr)

## **RÉSUMÉ**

L'article propose d'explorer le surgissement de l'espérance comme une potentialité contenue dans la confiance établie précocement entre le bébé et son environnement. L'espérance émergerait comme un destin possible et une transformation de cette confiance, supposant que les processus primaires de symbolisation puissent être mobilisables, dans le transfert notamment. Le vécu de confiance primaire se caractérise par la création de moments présents issus d'une dynamique particulière de même et double avec l'objet. C'est depuis ce socle que va s'ouvrir l'horizon temporel que représente l'espérance. Celle-ci serait alors susceptible de surgir à partir d'une confrontation au traumatique de la perte et de la désillusion, suspendant toute anticipation d'un avenir maîtrisé et déjà connu. Les revécus traumatiques dans la cure, interrogés ici à partir du cas clinique d'une patiente en exil, peuvent amener une retraversée de la trahison de la confiance primaire, permettant un mouvement psychique vers l'altérité de l'espérance.

## **MOTS-CLÉS**

traumatisme, désillusion, confiance, processus précoces, exil

Alors que la confiance peut se décliner en état d'« être en confiance », l'espérance semble quant à elle ouvrir sur un mouvement jamais achevé : le sujet ne peut pas être en espérance, il ne peut qu'espérer, dans un processus orienté vers un ailleurs, un inconnu, au-delà de l'horizon présent. Tandis que la confiance prend ses racines dans la fiabilité du même, pouvant renvoyer à un rapport à l'autre encore marqué par le transitivity, l'espérance connoterait une visée vers une altérité radicale, échappant à la maîtrise. Si l'espérance présuppose la confiance, elle surgirait donc là où cette dernière rencontre une limite irréductible : la confiance sait pouvoir compter sur la fiabilité de l'autre, mais elle laisse place à l'espérance lorsque ce savoir se dérobe, lorsque l'assurance contenue dans la confiance se fissure ou se révèle insuffisante.

Comment ce processus peut-il s'éclairer d'un point de vue métapsychologique ? On suggèrera que l'espérance peut être un des destins de la confiance, supposant une transformation de

---

\* Psychologue clinicienne, Maîtresse de Conférences, Université Côte d'Azur, LIRCES, France.

† Psychologue clinicienne, Maîtresse de Conférences, Université Côte d'Azur, LIRCES, France.

cette dernière par un travail de l'altérité et par une intrication des registres primaires et secondaires. On emploiera le terme de confiance primaire pour désigner un rapport au monde où l'autre est principalement appelé à être un autre moi, dans une « réflexivité en double » (Roussillon, 1994). Cette confiance primaire est nécessairement amenée à être déçue, car l'objet ne sera pas toujours parfaitement adéquat pour le sujet. L'espérance supposerait alors de construire, par la traversée de cette désillusion, un autre rapport à l'objet et à la temporalité : elle serait une construction symbolique qui nécessite l'élaboration de la perte, et l'introjection d'une conflictualité interne. Tandis que la confiance primaire s'ancrerait dans des éléments archaïques pouvant venir se figer, et dans une projection vers le futur sustentée par la répétition du même, voire de l'identique (de M'Uzan, 1969), l'ouverture à l'espérance impliquerait un tiers qui peut s'incarner dans une « relation d'inconnu » (Rosolato, 1978).

Si l'espérance repose sur un abandon de la toute-puissance, et donc sur la désillusion vis-à-vis de la toute-puissance de l'objet, elle porterait en elle, comme condition de son surgissement, une confrontation au traumatique inhérent à la possibilité de la défection de l'objet, et à la découverte de sa radicale altérité. Alors que le traumatisme pourrait apparaître à première vue comme ce qui viendrait miner toute possibilité d'espérance, il serait également susceptible d'engendrer un moment de régression vers la confiance primaire, permettant d'ouvrir, dans son après-coup et par une retraversée de sa désillusion, vers un surgissement de l'espérance. La psychothérapie d'une patiente en situation d'exil invitera à interroger ce passage entre la toute-puissance défensive d'une confiance primaire figée dans des éléments archaïques, et l'ouverture à une espérance succédant à une retraversée de la dépendance et de ses angoisses primaires. Cette ouverture à l'altérité questionne particulièrement les mouvements contre-transférentiels du thérapeute, eux aussi colorés par une confiance ou une espérance liées aux traces des traumatismes du sujet.

## 1. L'espérance, une transformation de la confiance primaire

Ce que l'on nommera ici la confiance primaire s'ancre dans la régularité, la constance et l'ajustement suffisamment bons des parents à leur bébé. Suffisants mais imparfaits parce qu'il faut qu'il y ait des erreurs, des maladresses, des retards pour que le bébé fasse progressivement la découverte des manques et qu'il développe ses propres ressources psychiques pour y faire face. L'enfant a autant besoin de l'absence de ses objets de

satisfaction que de leur présence pour construire une attente, autrement dit, construire la représentation d'un « à venir » secourable.

*« La première organisation du moi provient du vécu des menaces d'annihilation et dont on se remet à chaque fois. Grâce à ces expériences, la confiance dans la guérison va frayer la voie à un moi et à un moi capable de faire face à la frustration. »* (Winnicott, 1956, p. 290).

La continuité et la créativité des rythmes de l'objet conditionnent le « sentiment continu d'exister » (Winnicott, 1960), dessinant progressivement les lignes de ce qu'est un avant, un « maintenant » (Stern, 1989) et un après. Sans autre, pas d'à-venir ; pas de confiance sans autre avec laquelle l'éprouver, la mettre à l'épreuve et la partager. En effet, pour que la confiance puisse se transformer en espérance, cela nécessiterait que l'objet ait des qualités de réflexivité du soi en devenir du tout petit.

Ces qualités primaires de l'objet sont transmodales, elles forment une « enveloppe protonarrative », énonce Daniel Stern (1989), d'où le temps est une composante transversale essentielle. Cette enveloppe ouvre à l'intrigue du moment présent, autrement dit à une vectorisation pulsionnelle du dedans et du dehors. Les effets d'empiètement de l'environnement peuvent entraver la souplesse de cette intrigue, la figer vers une recherche de vérité maîtrisée. Ces éléments précoces pourraient se retrouver dans le contre-transfert où le thérapeute-sphinge serait détenteur d'une solution psychique pour son patient.

La vulnérabilité liée à cette confiance primaire apparaîtrait aussi dans son extrême, la dépression primaire ou dépression anaclitique qui se manifeste de manière catastrophique dans l'hospitalisme. René Spitz (1946) décrit ce déclin de la confiance du point de vue somatique : l'enfant n'attend plus rien et s'accroche dramatiquement à son corps sans plus aucune créativité auto-érotique. Ces balancements seront décrits comme « auto-calmants » (Szwec, 2014), ils ne sont pas la reproduction d'un bercement mais sont sans écho, vide et pathétique. Il s'agirait là d'un état de désespérance ou désaide, que l'on pourrait distinguer du désespoir qui supposerait, quant à lui, que le sujet ait traversé des expériences d'introjection dans la rencontre réflexive avec l'objet. La confiance primaire serait ainsi susceptible de demeurer figée dans ces éléments archaïques, amenant un rapport à l'objet marqué par la rigidité, la certitude et la toute-puissance.

La confiance prendrait donc sa source dans la rencontre entre un mouvement spontané du bébé et le désir créatif d'ajustement de son environnement. Ainsi un bébé de quelques mois

sait attendre, il peut sucer son pouce, plus tard babiller. La confiance primaire s'enracinerait dans cette capacité d'attente, et se construirait comme une anticipation assurée et fiable de l'avenir. Mais s'agit-il là pour autant d'espérance ? D'un point de vue extérieur cette confiance primaire peut apparaître naïve et dangereuse, car révèle la totale dépendance du tout petit. Cet état peut perdurer de manière isolée si cet état de dépendance n'a pas été contenu. L'agrippement sensori-rythmique primaire défensif peut aussi se traduire par la mise en place d'organisations obsessionnelles, une rigidité psychique et une confiance que l'on qualifierait de certitude. Il est largement admis (Bion, 1965 ; Roussillon, 2008 ; Winnicott, 1957) que les éléments subjectifs primaires sont majeurs dans les organisations narcissiques, limites et traumatiques où la confiance primaire ne peut pas s'ouvrir à un mouvement introjectif enrichissant le moi tant l'intégrité de celui-ci reste menacée.

Un autre destin de la confiance serait alors de former les conditions psychiques propices au surgissement de l'espérance : la confiance primaire devra, pour ce faire, connaître une transformation, qui s'opèrerait dans la traversée du doute et suppose de parvenir à une tolérance envers la déception.

Si l'espérance a pour condition la confiance primaire, elle marque en effet un au-delà de cet état de confiance. Tandis que la confiance primaire relève d'une anticipation qui suppose une représentation de ce qui est attendu, l'espérance surgit précisément du défaut d'un tel objet déterminé. L'espérance suppose d'expérimenter une limite du savoir et de la maîtrise qu'il procure. La confiance, emprunte de l'illusion du trouvé-créé, anticipe l'avenir de manière fiable et assurée et de ce fait, elle délimite le champ du connu et du familier : ce « sens du réel », qui permet de se rapporter à la réalité avec la même évidence que si on l'avait créée, suppose que cette réalité a été rendue pensable et assimilable (Racamier, 1980). Ce champ de la réalité familière, émergeant grâce à la confiance, sous-tendrait ainsi la constitution du pare-excitation, protégeant le sujet de ce qui pourrait venir faire effraction dans cette réalité. Au sein de cette sphère du familier, l'objet se donne à voir comme s'il avait toujours été présent. Tandis que le rapport à l'avenir guidé par la confiance consiste à projeter ce familier dans l'anticipation du retour du même, l'espérance impliquerait quant à elle sa transformation, ouvrant sur l'énigme de l'indéterminé et de l'altérité.

L'espérance pousserait ainsi la confiance à sa limite, en ouvrant sur un autre rapport au possible et à la temporalité. Elle pourrait être définie, comme le souligne Olivier Abel (2005), comme étant elle-même une figure de la limite, qui ne peut surgir qu'à partir d'une pensée de l'impasse. Du point de vue phénoménologique, espoir et espérance peuvent ainsi être

distingués dans leurs visées intentionnelles de l'objet. Tandis que l'espoir, plus proche en cela de la confiance, vise un événement anticipé comme possible à partir d'une situation présente, l'espérance serait irréductible à cette intentionnalité. À la manière de l'angoisse, l'espérance est sans objet déterminé, et ouvre sur une temporalité qui dépasse l'horizon des possibles immédiatement représentable. Alors que la confiance repose sur l'illusion d'omnipotence, l'espérance ne peut relever que d'un pari.

L'espérance pourrait ainsi être caractérisée comme un mouvement psychique dont l'objet se co-déterminerait en chemin, selon la symbolisation primaire où les sensations primaires peuvent tenir lieu de préconceptions de l'objet, ouvrant ensuite à des intentionnalités, des vectorisations de la pulsion (Bion, 1962,1965). L'espérance pourrait alors être rapprochée de ce que Roussillon (2004) écrit sur *la* « pulsion messagère » qui conduit à une rêverie partagée. Celle-ci suppose que l'enfant ait suffisamment expérimenté des états de satisfaction hallucinatoire et qu'il ait pu en introjecter le désir de comprendre l'autre par le lien C. Wilfred Bion (1962) souligne que penser avec le lien C est une dynamique qui supporte de ne pas savoir et prend plaisir à construire des pensées, non pas des vérités.

Quels peuvent alors être, dans le processus psychothérapeutique, les mouvements psychiques permettant le resurgissement de cette espérance ? À partir de la psychothérapie d'une patiente en situation d'exil, nous faisons l'hypothèse que des conditions régressives favorables permettent une retranscendance de la confiance primaire, accompagnée d'une résurgence de vécus traumatiques, ouvrant sur une potentielle espérance.

## 2. Martine : une confiance figée dans l'actuel traumatique

Martine est une femme venue en France en 2012 peu de temps après le début du mouvement révolutionnaire en Syrie. Elle vient en consultation début 2018, après plusieurs années de militantisme via un réseau de communication qu'elle a créé et qui la maintient dans une temporalité suspendue, fixée aux réponses venues des quatre coins du monde. Elle est donc en décalage horaire, collée à l'immédiateté des réponses internet. Martine vient en thérapie après six ans de vie en France. Elle n'avait jamais effectué de démarche de ce type, ce qu'elle explique par sa différence culturelle : il n'y en a pas en Syrie. Elle m'instruit ainsi sur un aspect tout à fait important dans sa démarche : quelque chose manque qu'elle va trouver ailleurs. Notre attention va porter sur l'attente confiante mais également très infantile d'être sauvée, et une espérance pondérée reposant sur ses ressources psychiques et les potentialités

de l'à-venir. Sur le plan contre-transférentiel, il me sera difficile de ne pas être saisie par l'urgence psychique dans laquelle Martine se débat. Sa demande de suivi est de l'ordre du besoin primaire tant la menace de l'effondrement et de décompensation psychosomatique est grande.

La première séance est l'occasion de me parler d'une image double d'elle-même : une businesswoman efficace, polyglotte, et en même temps une petite fille démunie face à l'agressivité interne et externe.

Elle me raconte qu'elle a eu la nationalité depuis quelques semaines et que lors d'un séminaire sur un yacht où elle parlait à une amie de son état psychique, celle-ci lui a suggéré d'aller consulter. Elle inaugure notre rencontre par une image idéalisée d'elle-même, riche et entourée, évoluant dans un univers où l'action est première. Ses défenses sont orientées vers l'extérieur, le lien à l'autre est un lien d'étayage : c'est l'autre qui l'adresse, qui la guide. Se dégage de cette séance une forme de séduction qui a pour effet de m'alerter sur sa « crainte de l'effondrement » (Winnicott, 1989) tant elle amène des aspects idéalisés d'elle. La confiance qu'elle exprime contraste avec l'affolement qu'elle réprime.

Elle me dira que maintenant qu'elle est française, qu'elle a les papiers, elle ne comprend pas pourquoi elle ne se sent pas plus en sécurité.

*« J'ai un appartement à moi, je l'ai acheté mais c'est trop dur... vous savez c'est trop dur »* et là son ton s'affaisse ainsi que son tonus. Elle me montre la chair de ses mots. Son effondrement est dur, ce que j'entends du point de vue de la qualité de l'objet qui répond à son effondrement. Trop dur serait trop imperméable, trop sourd ? Je me prépare psychiquement à devoir être perméable et souple. Elle me raconte qu'elle a pris 20kg depuis qu'elle est arrivée de la Syrie. Cette prise de poids est liée à un mode de nourrissage très particulier au début de sa venue : elle ne mangeait que de la baguette, en grande quantité, ne sortant que pour acheter cette nourriture qui n'existait pas chez elle. Ce qui lui manquait là-bas est devenu ce à quoi ici elle s'agrippe, glissant vers l'univoque de son désir : elle n'associera pas sur la forme de la baguette mais sur son goût, neutre, rassurant car ne créant pas beaucoup d'excitation.

*« Je suis épuisée, sortir de chez moi c'est une épreuve » « Vous savez, chez moi, si jamais je tombe dans la rue tout de suite tout le monde vient me voir et me connaît... ici personne. Pourtant je suis polie, toujours je souris. »* Le « faux-self » qui sans doute lui permettait de

maintenir une certaine cohésion du moi ne trouve plus dans son pays d'exil des points de retour suffisamment similaires. Les codes sociaux, les perceptions la déroutent et accentuent la « crainte de l'effondrement ».

Durant tout le début de la thérapie, elle reste dans le désir mélancolique d'un retour impossible chez elle, « *ne serait-ce que quelques minutes, pour dire au revoir et savoir que c'est un au revoir* » dit-elle. Peu à peu ce désir s'atténuera.

Très vite, elle me parle de ses traumatismes liés à la guerre en Syrie. Elle évoque un emprisonnement dont elle est ressortie abimée physiquement et psychiquement. Au blanc de la miche de pain nourrissante elle oppose le noir et la saleté de la prison, de la crasse et de la peur de la mort. Pourtant elle me dit que malgré tout, au-dessus d'elle elle gardait confiance dans le fait que sa famille allait tout faire pour qu'elle sorte de prison. Elle vivra une grande désillusion à sa sortie de prison en réalisant que cette confiance infantile était bien loin de la réalité du soutien qu'elle pouvait attendre de la part de sa communauté religieuse et de sa famille.

Martine laisse percevoir dans le transfert une certaine confiance, emprunte de cette image idéalisée d'elle-même et de la nostalgie d'une toute-puissance, qu'elle projette rétrospectivement sur le temps d'avant l'exil, et qui interroge une composante mélancolique liée à cet arrachement traumatique. Cette régression aux sources de la confiance primaire tenterait de colmater, à la manière de la densité rassurante de la miche de pain, l'effraction du pare-excitation venue fissurer la familiarité d'un environnement protecteur. En France, tout lui semble inconnu, potentiellement menaçant, susceptible de la laisser dans l'abandon et la solitude. Et pourtant c'est aussi par des sensations similaires à celles de son pays d'origine qu'elle me parlera de la France.

« Un peu comme là-bas. » Martine ne peut toutefois se laisser aller à passer d'une sensation monochrome comme la baguette de pain, qui aurait valeur de comportement autocalmant, à l'érotisation d'une nourriture chargée en odeurs et saveurs.

Au début de la thérapie, sa confiance primaire infantile ne trouve pas d'espace où se déployer vers de l'inconnu sans que l'effondrement ne la menace. L'espérance suppose de pouvoir introjecter les déceptions et les aspects destructeurs de sa pulsionnalité ainsi que de celle de l'objet.

Elle me parle au présent, ponctuant ses phrases d'imprécisions et de mots anglais. Elle-même est bilingue, arabe et anglais. Quelques semaines après la thérapie, elle débute des cours de français pour mieux se faire comprendre, ce que je reçois comme un investissement actif de la thérapie. Elle veut maîtriser cette langue et c'est de cette façon qu'elle pressent pouvoir entrer en contact avec moi. Ici semble surgir l'espoir de rencontrer un autre à même de la comprendre, et qui la met en mouvement. Freud désignait pour le tout petit une « action spécifique » s'étayant sur des besoins pour que l'objet puisse le satisfaire. Martine initie une action de communication, d'imprégnation d'une langue étrangère, apprise scolairement et qui suscite en moi une écoute encore plus singulière du choix de la langue. Concernant les mots anglais, je serai attentive à leur survenue et me surprends à plusieurs reprises à les répéter, comme en écho de l'intraduisible qui l'a conduite à parler en anglais. Ils expriment souvent des émotions, des mouvements psychiques avec lesquels le gérondif anglais soutient l'expression verbale. Les mots d'action anglais sont un terrain de jeu entre nous où nous pouvons être en double, toutes les deux nous utilisons une langue étrangère. Elle me traduit les mots arabes que je ne comprends pas du tout et je ne corrige pas ses erreurs de français. L'une d'entre elles qui reste récurrente est l'utilisation du mot « trop » à la place de « très », exprimant le débordement pulsionnel dont elle se plaint. Par l'anglais nous jouons sur une transmodalité qui crée une musicalité singulière à l'échange.

Ce processus psychique engage des mécanismes archaïques de la pensée, permettant alors de requalifier les perceptions puisqu'ils sont partageables et donc communicables. La modalité orale de la pulsion, très fortement investie chez Martine, se retrouve également dans ses formes les plus archaïques où elle recherche dans l'objet une complémentarité de soi, l'objet comme « zone-complément ». Deux exemples dans le suivi illustrent ce retour à des modes relationnels très précoces.

Le premier est l'utilisation du paiement, symbole de la reconnaissance de la séparation entre elle et moi. Martine me payait avec des billets beaucoup trop élevés, ce qui m'amenait à lui rendre beaucoup plus de billets qu'elle. Cette mise en scène d'une transaction déséquilibrée où quantitativement je lui donnais plus qu'elle me donna à penser qu'elle m'interpellait sur ce mode pulsionnel. Après lui avoir proposé de la recevoir plusieurs fois par semaine, l'équilibre entre son paiement et le prix de ma séance s'était construit. L'ajustement s'effectuait dans le *setting*.

Le second eut lieu peu de temps après la mise en place du suivi et des séances bi-hebdomadaires. Martine m'offrit, étonnée d'elle-même, des pains arabes. Lorsqu'elle me tendit son pain, me signifiant qu'il s'agissait d'un pain comme elle en mangeait en Syrie, je ne pouvais, sous peine d'une blessure narcissique importante, les refuser. Ces pains plats étaient empilés, me laissant entendre que pour Martine il y avait plusieurs couches subjectives à accueillir. Est-ce que la forme plate pouvait elle aussi représenter des modes relationnels à deux dimensions où seul leur amoncellement donnerait du volume ? Comme elle sous le sol, avec au-dessus de sa tête les vivants qui pensent à elle et en dessous d'elle la vermine qui la dévore, n'est-ce pas une autre façon d'entendre ces pains juxtaposés ?

Pourquoi faire le choix de la laisser imaginer que j'allais manger ses pains ? Je fis l'hypothèse qu'il lui était nécessaire, pour me parler, de s'assurer que moi, en tant que « hors soi », objet doublement étranger à elle, de par l'originalité du dispositif et de l'usage de la langue française, je pouvais être possédée du dedans par elle-même. Autrement dit, ses aspects archaïques non différenciés pouvaient trouver dépôt dans le dispositif analytique, donc dans l'analyste lui-même. L'introjection passerait alors par les voies sensorielles de la communication interpersonnelle et ouvrir vers une organisation ambivalente de la pulsion.

L'expression des affects chez Martine ne s'historicisait pas, tout était expliqué par la douleur de l'exil. L'emploi du présent dans sa parole pouvait incarner l'expérience de déréalisation d'un traumatisme toujours en train de survenir à l'identique, bloquant tout mouvement d'ouverture vers l'à-venir (Auxéméry et Gayraud, 2020). Pourtant progressivement, suite à cet événement, elle put énoncer que l'utilisation du français lui permettait de parler de tristesse, de peur, d'affects négatifs alors qu'en arabe cela lui semblait tabou. Le temps suspendu des séances permettait que s'instaure une sorte de disponibilité psychique dans le présent, et non plus seulement dans l'actuel.

### 3. L'espérance, une traversée de la désillusion

Le confinement mit au jour les aspects haïs de l'objet tels qu'ils ne pouvaient s'exprimer au début. De sein nourrissant et nourri, je pus être le sein absent et frustrant, protégé par l'éloignement du dispositif distancié. N'étant plus là perceptiblement, Martine s'autorisa à se plaindre de mon absence. Lorsque les séances reprirent en présence, l'angoisse jusque-là ressentie put s'énoncer dans le discours et trouver ses marques dans sa capacité à habiter son présent.

L'exil en elle devenait de plus en plus perceptible à mesure que nous reconnaissons ensemble l'effet sur elle de vécus de trahison des personnes en qui elle avait confiance, ses amis, sa famille et moi. Il lui était possible de parler de ses mouvements de haine sans que l'objet opère une rétorsion. Ainsi, des traumatismes liés à son enfance au sein de sa famille se firent jour. Elle pouvait enfin trouver, dans la langue française, et dans le code pénal français, des mots pour qualifier l'horreur de l'inceste fraternel qu'elle avait subi adolescente. Alors l'effondrement psychique put se vivre. Les mots en français pouvaient symboliser l'écart entre la chose et sa représentation, ce que le traumatisme avait écrasé. Sa confiance primaire, jusque-là figée de manière quasi omnipotente, fit place à de l'incertitude et à de la douleur.

La potentialité créative contenue dans la confiance primaire avait été compromise chez Martine, confrontée à de l'inassimilable, à de l'empiètement dès son enfance par un système familial où son élan ne pouvait être entier. La menace d'effondrement engendrée par le traumatisme de l'inceste aurait été réactivée par la perte de sa réalité familière dans l'expérience de la guerre et de l'exil : le vécu traumatique se serait situé à l'endroit de ce sens du réel évoqué par Paul-Claude Racamier (1980), renvoyant alors à des angoisses primitives irréprésentables et informulables.

Au fil de la thérapie s'est dessinée pour elle la possibilité d'éprouver l'effondrement et la perte en recréant, dans le transfert, un mouvement d'identification primaire en double où l'objet a pu être perçu, détruit et retrouvé. Suite à cela, la traversée du confinement et l'absence physique du thérapeute, réactivant la désillusion et la trahison de la confiance, ont pu ouvrir sur la possibilité d'éprouver et de formuler l'angoisse. Le manque, l'angoisse ont été cette fois-ci partagés et ont pu s'énoncer à partir d'une expérience commune reconnue comme telle.

C'est par la traversée de cette angoisse et du vécu d'impuissance que la confiance primaire, figée dans ses éléments archaïques, aurait ainsi pu s'ouvrir sur un surgissement de l'espérance. Paul Ricœur (1955, p.376) souligne ainsi que « rien n'est plus proche de l'angoisse du non-sens que la timide espérance ». Une phénoménologie de l'espérance, suggère Jean-François Lavigne, invite à considérer les moments où le sujet est confronté à une annihilation des conditions ordinaires de l'espoir, face à une disparition des possibles, ou à une impossibilité psychique pour le sujet de les investir. Citant le cas de la mélancolie, Lavigne avance que c'est cette suspension de l'espoir qui ouvre sur le surgissement de l'espérance. Cette espérance, qui implique d'espérer l'inespérable ou l'inespéré (Bensussan,

2019), suppose de pouvoir supporter la déception et la désillusion, ce qui se dessine, chez Martine, par la traversée durant la cure des résurgences traumatiques.

Tandis que la confiance ne rencontre que du même, l'espérance requiert de pouvoir se confronter à l'altérité en soi. Or, cette transformation de la confiance en espérance suppose de prendre appui sur un certain type de transfert autorisant la régression et ouvrant à la résurgence d'un vécu de confiance primaire déçu. Le surgissement de cette espérance s'appuie alors sur une inter-intentionnalité (Roussillon, 2014)<sup>‡</sup> et sur la possibilité de percevoir cette espérance dans le regard de l'autre, occupant d'abord et à la fois une position de semblable et de tiers, faisant médiation vers cet inconnu.

Pour Martine, cette espérance ouvre sur la possibilité d'investir à nouveau ce qui relève de la différence, de l'inconnu et d'une temporalité historisante. Alors que pendant plusieurs années elle se définissait comme étant en survie davantage qu'en vie, elle choisit de se marier avec un partenaire Syrien, mais d'une autre religion que la sienne, allant ainsi au-devant de l'opposition de ses parents. Renonçant à l'idée d'un mariage catholique « convenable » aux yeux de sa mère, elle choisit de s'unir avec un homme passionné et fantasque, bien éloigné de son mode de fonctionnement affectif familial.

#### Références bibliographiques

- Abel O. (2005). Le clos et l'ouvert. Ricœur et le néokantisme de l'« école de Paris ». *Études théologiques et religieuses* 80/4 : 469-482. Doi : <https://doi.org/10.3917/etr.0804.0469>
- Auxéméry Y. et Gayraud F. (2020). Le syndrome psycholinguistique traumatique (SPLIT). *L'Évolution psychiatrique* 85/4 :509-528. Doi : 10.1016/j.evopsy.2020.05.002
- Bensussan G. (2019). La philosophie de l'espérance à l'épreuve de l'effectivité. *Revue des Sciences Religieuses* 93/4 : 369-385. Doi : <https://doi.org/10.4000/rsr.7503>
- Bion, W. R. (1962/2003). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Bion W. R. (1969/2001). *Transformations*. Paris, Puf.
- Brun A. (2020). Intersubjectivité et médiation thérapeutiques. *L'Évolution psychiatrique* 85/4 : 529-540. Doi : 10.1016/j.evopsy.2020.06.011
- Lavigne J.F. (2015) L'espérance nue : espérer contre toute espérance. Dans J. Leclercq et J.F. Lavigne (dir.). *Espérer : études de phénoménologie* : 133-149. Louvain, Presses Universitaires de Louvain.
- M'Uzan M. (de) (1969/1977). *Le même et l'identique*. Dans *De l'art à la mort* : 83-97. Paris, Gallimard.
- Racamier P. (1980). *Les schizophrènes*. Paris, Payot.
- Ricœur P. (1955). *Histoire et vérité*. Paris, Seuil.
- Rosolato G. (1978). *La relation d'inconnu*. Paris, Gallimard.

---

<sup>‡</sup> Comme le souligne Anne Brun (2020), le concept d'inter-intentionnalité permet de tisser un lien entre une approche phénoménologique de l'intentionnalité, et l'intentionnalité inconsciente telle qu'elle se déploie dans le transfert.

- Roussillon R. (2004 a). La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double ». *Revue française de psychanalyse* 68 : 421-439. Doi : 10.3917/rfp.682.0421
- Roussillon R. (2004 b). La pulsion et l'intersubjectivité. *Adolescence* 224 : 735-753. Doi : 10.3917/ado.050.0735
- Roussillon R. (2014). Intersubjectivité et inter-intentionnalité. *Enfances & psy* 62/1 : 39-49. Doi : <https://doi.org/10.3917/ep.062.0039>
- Spitz R.-A. (1946/1979). *De la naissance à la parole. La première année de la vie*. Paris, Puf.
- Stern D. (1989). *Le monde interpersonnel du nourrisson – Une perspective psychanalytique et développementale*. Paris, Puf.
- Szwec G. (2014). *Les galériens volontaires : Essais sur les procédés autocalmants*. Paris, Puf.
- Winnicott, D. W. (1989/2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris, Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1956/1969). La préoccupation maternelle primaire, Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* : 285-291. Paris, Payot.